

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

## ABONNEMENTS AU « LIBERTAIRE »

FRANCE	ETRANGER
Un an... 22 fr.	Un an... 30 fr.
Six mois... 11 fr.	Six mois... 15 fr.
Trois mois... 5 fr.	Trois mois... 7 fr.
Chèque postal 1642-80	Chèque postal 1642-80

Administration : Frémont  
Rédaction : Pierre Mualdès  
23, Rue du Moulin-Joly, Paris, 11<sup>e</sup>  
(Angle de la r. Fontaine-au-Roi prolongée  
au-dessus du Modern Garage, 2<sup>e</sup> étage.)

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté, adéquat à chaque époque.

## Au secours des condamnés de Saïgon !

L'IMPÉRIALISME français une fois de plus veut du sang. Il en redemande. Après les guillotinades de Yen-Bay, après les bombardements aériens des villages rebelles, après tant et tant de meurtres commis au nom de la civilisation, voilà qu'il réclame aujourd'hui huit têtes de Nhaqué coupables de s'être élevés contre un régime qui les réduit à la famine.

Huit condamnations à mort. Dix-huit condamnations aux travaux forcés à perpétuité. D'innombrables années de prison à des dizaines de paysans anamites. Telle est la bonne mesure de la répression. Telles sont les exigences des colonialistes. Il n'en faut pas moins pour rassurer les traitants qui exploitent depuis plus de cinquante ans le prolétariat indochinois.

Coupables de communisme ! Voilà le secret de cette fureur et de cette cruauté. Or qu'est-ce donc que ce communisme ? S'agit-il de quelque complot politique ? La Troisième Internationale prépare-t-elle un nouveau Canton ? Faut-il y voir la main de Staline ? Non pas. Les paysans indochinois ignorent Moscou. Ils ne sont affiliés à aucune secte politique. Ce qu'on appelle leur communisme c'est tout simplement le droit qu'ils affirment de ne pas crever de faim, de garder pour eux un peu de ce riz qu'ils ont semé, de ne pas voir leurs femmes et leurs filles violées par les maîtres européens, de ne pas être battus au nom de la civilisation et du fisc, de ne pas travailler seize heures par jour dans les plantations de caoutchouc, de ne pas être traités, en un mot, comme un vil troupeau d'esclaves.

Or c'est contre ces insupportables prétentions que s'insurge le féodalisme des maîtres de l'Indochine. Car un grand péril plane sur le monde le jour où la canaille indigène prétend n'être plus battue et volée. Vite, on réclame des bourreaux et la guillotine, on n'a pas fini de sécher le sang des martyrs de Yen-Bay, va couper huit têtes afin que messieurs les exportateurs de riz et de caoutchouc puissent dormir tranquilles.

Le prolétariat français va-t-il laisser commettre un pareil crime ? Nous ne voulons pas le croire. Certes, depuis des mois les occasions ne se comptent plus où on lui a demandé d'intervenir en faveur des innombrables victimes d'un capitalisme toujours plus féroce et on a pu craindre, qu'à la fin, la lassitude ne s'empare de lui. Trop d'horreurs ! Trop de crimes ! Depuis trop longtemps il patage dans la même boue sanglante. Que veut-on qu'il fasse ? A quoi bon protestations et meetings puisque rien n'y fait, puisque rien ne change ?

Mais non ! La classe ouvrière française n'est pas à ce point découragée. Elle sait qu'une lutte à mort est engagée entre elle et le capitalisme et elle se détourne d'un lâche quiétisme qui la livrerait bientôt aux coups de ses ennemis. Elle n'entend pas bénéficier égoïstement d'un reste de tranquillité sociale tandis que le reste du monde est en proie à la guerre, au fascisme et aux appétits des requins coloniaux. Elle sait qu'une défaite du prolétariat, en quelque district du monde qu'elle soit subie, est sa propre défaite.

Les condamnés de Saïgon sont nos frères. Il nous appartient de les arracher à la fureur des bandits impérialistes. Que dès aujourd'hui notre protestation monte vécument, impérieuse. Que le bourgeois Pasquier, que le ministre Sarraut sachent bien que nous n'abandonnerons pas les nôtres et que nous les rendons personnellement et directement responsables du sang versé.

LASHORTS.

## FEDERATION PARISIENNE

Samedi 13 mai, à 20 h. 30

Salle: 85, rue Mademoiselle, Paris (15<sup>e</sup>)

## Grande Assemblée Générale

### A L'ORDRE DU JOUR :

- 1<sup>re</sup> Discussion sur l'organisation du Congrès ;
- 2<sup>es</sup> Les conditions d'admission ;
- 3<sup>e</sup> CONFERENCE D'INFORMATION sur le fascisme et la situation syndicale (rapporteurs : Madeleine Teirens et Frémont).

Tous les militants de la Fédération doivent se faire un devoir d'être présents.

## Après le conflit Citroën

### Les ouvriers provisoirement battus prendront leur revanche

La grève des ouvriers de Citroën est terminée. Les grévistes sont rentrés dans les usines, sans doute provisoirement battus, mais non démoralisés par le long et puissant effort qu'ils ont dû fournir, contre le richissime magnat de l'automobile, fermement soutenu par le Comité des forges, cette forteresse du capitalisme industriel.

A la cinquième semaine de lutte le mouvement avait commencé à fléchir, des rentrées avaient été constatées, les manœuvres de Citroën devenaient chaque jour plus précises, elles avaient pour but d'intimider la partie hésitante des grévistes et d'amener à reprendre le travail. Et pour mieux arriver à son but, Citroën n'a pas manqué de brandir le spectre redouté du chômage, il a fait circuler ses agents parmi la masse des grévistes, pour annoncer qu'un grand embauchage allait avoir lieu incessamment, que dans plusieurs usines notamment à Saint-Ouen, Clichy et Levallois plusieurs centaines de chômeurs avaient même été embauchés. Ces bruits persistant et se confirmant eux-mêmes par leur répétition, aidés de quelques manœuvres éhontées, on peu à peu créé des fissures, des lézardes dans le bloc ouvrier, rendant bientôt inévitable la rentrée de la totalité des grévistes.

Quand nous disons la totalité des grévistes, c'est une façon de parler. Car aussitôt donné, l'ordre de rentrée par le comité central de grève. Citroën qui affirmait sur tous les tons qu'il n'y aurait pas de sanctions, que tout le monde serait repris, a changé soudainement d'avis, et de sombres coupes ont été faites parmi la masse des derniers grévistes.

Ces derniers ont été soigneusement tamisés dans les différents bureaux d'em-

bauche. Quiconque s'est fait par trop repérer dans les piquets de grève, les réunions, etc., s'est vu enjoindre l'ordre soit de repasser, soit de vider définitivement les lieux.

Chaque lutte, chaque bataille sociale laisse derrière elle un contingent plus ou moins important de victimes, c'est inévitable et sans aucun doute, il en sera ainsi, jusqu'à qu'intervienne, modifiant les données du problème social, le rapport des forces jouant enfin en faveur de la classe ouvrière.

C'est là une constatation qui n'est pas seulement valable au sujet des victimes, mais est également vraie pour les luttes à mener. Loin de nous la pensée de prétendre, que puisque dans certaines circonstances, le rapport des forces étant défavorable à la classe ouvrière, il faille renoncer à la lutte. Bien au contraire, chaque lutte a sa nécessité, et même dans le cas, comme le conflit Citroën, où elle se termine par une défaite, elle n'en a pas moins un résultat important.

Le geste des ouvriers de Citroën refusant d'accepter sans lutte la réduction de leurs salaires et résistant pendant plusieurs semaines, n'a pas été sans troubler la machine capitaliste, ni sans déjouer en partie le vaste plan de diminution des salaires, que le capitalisme avait dressé pour se sortir de la crise ou améliorer ses positions. Devant la volonté de lutte des travailleurs, qui s'est manifestée par la grève des usines Citroën, le capitalisme se verra dans l'obligation d'atténuer ses prétentions et de procéder par étapes, et même de renoncer définitivement à certains de ses projets anti-sociaux.

Ainsi, si la grève des ouvriers de Citroën n'a pas eu les résultats immé-

diats escomptés, si les ouvriers sont rentrés avec un taux de diminution, d'ailleurs moins élevé qu'il était primitivement fixé ; il n'en reste pas moins que leur mouvement aura une influence certaine sur le développement des événements sociaux à venir, qui se traduira par des résultats généraux positivement favorables à la classe ouvrière.

L'audace du capitalisme ainsi freinée par la volonté de lutte des travailleurs. Ceux-ci, pourront sans doute, finalement sauvegarder les quelques améliorations qu'un demi-siècle de luttes acharnées lui a donné. Mais il n'en faut pas moins déplorer l'état d'inorganisation presque total du prolétariat. Si les ouvriers de Citroën avaient pu compter sur le concours d'un puissant syndicat de la métallurgie, leur grève ne serait pas seulement prolongée si long temps, mais encore elle se serait terminée par des résultats autrement importants.

Le mouvement des usines Citroën montre que si la lutte peut être menée dans n'importe quelle période, elle ne peut être menée efficacement sans certaines conditions de luttes. Et la première condition de celle-ci, est l'organisation syndicale, qui déterminant des méthodes supérieures d'action, rend possible l'atteinte du but poursuivi.

Nous saurons avant peu si les ouvriers du potentiel de l'automobile ont tiré les enseignements nécessaires de leur lutte.

Ils le manifesteront en restant fidèles au syndicat, pour ceux qui lui ont donné leur adhésion pendant la grève ; pour les autres, en n'en prenant la direction sans retard.

## Une nouvelle croisade contre la Paix

### Le pacifisme de M. Chautemps, homme de gauche

A propos de l'objection de conscience le Ministre de l'Intérieur vient d'envoyer aux préfets une circulaire « confidentielle » les invitant à « poursuivre en collaboration avec l'autorité militaire la lutte contre cette dangereuse propagande ».

La lecture de cette circulaire m'a réconforté. Ainsi à l'heure où l'esprit nationaliste semble manifester, une recrudescence d'activité, un autre élément force grandit, qui remplit d'inquiétude les défenseurs de l'ordre établi. « Dangereuse propagande », dit la circulaire. La preuve est faite que les exemples donnés dernièrement ont eu une grande portée. La preuve est faite aussi que la haine, le dégoût de la guerre, s'affirment de jour en jour.

M. Chautemps a dû lire, avec profit, le Prince de Machiavel. Il a décidé qu'à la pensée élevée des objecteurs, qu'à leur geste public, il fallait opposer une action sournoise.

Dès la déclaration de Chautemps, des vallets de presse ont répondu à cet appel. M. Clément Vautel notamment, déplore que les objecteurs soient représentés comme des idéalistes, dans les comptes rendus de procès. Il faudrait, selon lui, les dépeindre sous les traits d'imbéciles froussards. Ainsi le sens de la circulaire apparaît nettement : salir les objecteurs, c'est la seule méthode efficace.

Le ministre se croit sans doute un grand politique. Il prouve siirement, par contre, qu'il est un piètre psychologue. Cela vient de sa méconnaissance absolue non seulement de l'objection de conscience, mais de la conscience tout court.

Si l'objecteur était déterminé par une propagande précise, si l'on pouvait se référer quant aux mobiles de son acte à un parti politique ou à une confession donnée, les autorités officielles et officieuses pourraient peut-être lutter. Mais l'objecteur n'est ni un cotisant, ni un catéchumène.

Il est l'homme, l'individu sensible et pensant.

Une évolution multimillénaire a été nécessaire pour nous tirer de la basse bestialité. L'objecteur ne veut pas retourner à l'animalité originelle. De quel droit veut-on lui faire adopter les mœurs de la préhistoire ? Il se refuse à être puni parce qu'il est plus indispensable pour vivre. Le tigre, aujourd'hui encore, à l'excuse de son tube digestif de conformation spéciale. Il n'en est pas de même pour nous. Et l'objection de conscience n'est que la cristallisation de dix mille ans de progrès humain qui ne peuvent pas s'annihiler.

La conscience est la seule chose qui distingue l'homme civilisé de l'anthropoïde dont il est issu.

Car le civilisé n'est pas seulement celui qui construit des machines perfectionnées. Il est de par sa raison moral et humain. « Science sans conscience c'est la mort de l'âme », disait Rabelais. Ce serait aussi la mort de l'humanité. L'individu conscient ne limite pas à sa personnalité sa vie intellectuelle et sensible ; il peut reprendre à son compte ce vers de Ténacité : « Je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Les objecteurs n'acceptent pas qu'on attente à la solidarité qui nous unit tous sans distinction de races et de frontières.

Ce n'est pas au nom de la civilisation qu'on peut faire la guerre : la destruction systématique, la barbarie s'accroît mal à la notion de progrès. Ce n'est pas pour le bien de l'humanité : les morts, les mutilés, en sont des preuves. Il ne peut être question de l'intérêt commun : les guerres ne profitent qu'à ceux qui les font faire. Alors comment faire taire la conscience qui dit : « Tu ne tueras point » ?

Il n'y a que l'homme, et la guerre veut que l'on tue. Pour cette raison il refuse d'y participer.

S. M. Chautemps, disions-nous, était plus psychologue, il eût compris que l'homme qui s'élève en face d'une humanité asservie pour la libérer, et qui brave les institutions au nom de sa conscience n'est pas de ceux que l'on arrête en chemin. Il faudrait pour cela pouvoir paralyser le dynamisme de l'idée. Il serait nécessaire d'enlever à l'individu sa raison, sa sensibilité. Il faudrait que l'humanité rétrograde et oublie totalement les conclusions qu'elle a tirées de l'Histoire. Il devient urgent de rayer des manuels la liste interminable des guerres, toutes inutiles, et qui n'ont eu pour résultat que de faire régresser les sociétés. Qui peut, de sang-froid, dire que les victoires napoléoniennes ont eu d'heureuses conséquences — Quant aux suites de la dernière guerre, nous les avons sous les yeux... »

Dans la circulaire il est parlé de certains objecteurs, mais par lâcheté. La loi est permise de rire. Le courage consiste sans doute pour les Excellences à se laisser égarer placidement ou bien à commettre un assassinat par ordre. De deux hommes dont l'un se soumet à des actes avilissants, et dont l'autre lutte et souffre pour faire respecter les droits de l'individu, c'est le premier qui est le héros. Pas mal ! Si nos dirigeants veulent faire cesser l'objection de conscience, qu'ils suppriment la vie intellectuelle et morale. Or, cela leur est impossible. L'évolution ne se soucie pas des contingences. Elle doit s'accomplir.

(Suite page 2.)

A. MADER.

## A PROPOS...

### ...d'une circulaire

Pour des raisons « d'apparence morale » des hommes ont jugé que c'était un crime de mettre à mort leurs semblables.

Et, pour bien marquer le dégoût que leur inspire le métier d'assassin, ils se refusent dès le temps de paix à porter les armes.

Grand émoi chez les professionnels du carnage. Seroient-ils forcés de mettre eux-mêmes la main à la pâte, la pâte humaine ? Cruelle perspective !

D'où cette circulaire « confidentielle » aux préfets dont les journaux ont publié le texte.

Les milieux libertaires, les ligues pacifistes et des journaux comme la Volonté (!) la Patrie Humaine sont visés.

MM. Léon Blum, Dubarry ont répondu dans leurs journaux respectifs et en termes assez heureux.

Victor Méric, dans la Patrie Humaine a relevé le gant. Bravo !

Naturellement cela ne fait pas l'affaire de certains canards, dits de gauche. C'est ainsi que l'Œuvre de dimanche dernier, dans son éditorial s'efforce de calmer les protestations et les craintes de répression qui se sont manifestées.

« Ne dramatisons pas », lit-on dans ce journal, dont le rédacteur en chef Jean Piot est membre du comité d'honneur de la Ligue Internationale des Combattants de la Paix.

« Circulaire sclérante, nouvelles lois répressives, allons donc ! Vous ne connaissez pas Chautemps et Daladier, voyons ! Ce sont de braves types. Il faut bien pourtant que l'un défende « l'ordre » et l'autre « la sécurité », etc., etc.

Tout cela se sont des bobards.

Une fois de plus, les dirigeants de « gauche » ont voulu donner des gages aux puissances d'argent, aux marchands de canons dont les gens de « droite », de Daudet à Coty en passant par Marin et Tardieu sont les domestiques les plus avoués.

Aussi ces derniers triomphent à grand fracas.

MM. les camelots du roy, jeunes patriotes, croix de feu et autres hurluberlus du patriotisme vont pouvoir s'en donner à cœur joie et chambouler les réunions pacifistes avec l'approbation et l'appui de la police.

Il ne faut pas s'y tromper. L'objection de conscience peut être seulement le prétexte invoqué pour réprimer toutes les tentatives de déboufrage qui viennent contrecarrer la propagande sanglante des promoteurs de boucheries humaines.

Or nous vivons, n'en déplaise à certains optimistes, une période de préparation intense des esprits à une nouvelle guerre.

Nous laisserons-nous, cette fois encore, égarer comme des moutons ? C'est toute la question.

MM. Chautemps, Daladier et leurs pareils ne veulent pas que nous répondions : non. Il faut leur faire comprendre, malgré et

## La grève générale en Espagne

Pour protester contre l'application de la fameuse loi du 8 avril, qui jette pour ainsi dire, l'interdiction sur le droit de grève, nos camarades de la C.N.T. appuyés par la F.A.I. ont lancé l'ordre de grève générale de 48 heures pour les journées du 9 au 10 mai.

Ce que furent ces deux journées, on peut aisément le deviner à la lecture des communiqués officiels du gouvernement espagnol — malgré leur brièveté — que publie sans commentaire la presse française.

« Le bilan en est, d'après les dernières informations, d'une dizaine de morts. Le nombre des blessés, qui ne peut être précisé est considérable. » Ces deux phrases sont des plus éloquentes. La République des « Travailleurs » une fois de plus a fait mitrailler les prolétaires qui revendiquaient leur droit à la vie. Du plomb c'est à peu près tout ce qu'elle peut leur donner.

Pourtant elle a jugé que ce n'était pas encore suffisant, et la même dépêche nous apprend que les centres de la C.N.T. et de la F.A.I. sont fermés, que leurs organes : le « C.N.T. » et le « Mundo Obrero » sont indéfiniment suspendus. Une centaine d'arrestations ont été opérées. Le bilan est complet. Une fois de plus Alcala Zamora et Azana ont bien mérité de la Patrie. Les lauriers de Thiers et de Galifet doivent les empêcher de dormir.

Notre vieille catin de Marianne peut être fière de sa fille spirituelle. Pourtant, celle-ci a encore les pueurs d'une jeune vierge — l'âge sans doute — elle tente de cacher son crime en employant l'arme habituelle de la calomnie. Elle accuse nos camarades d'avoir partie liée avec les monarchistes. Elle espère ainsi les discréditer aux yeux des prolétaires étrangers et éviter toute protestation qui pourrait être gênante pour la renommée des Largo Caballero, Prieto, Fabra-Ribas.

Le « Populaire » garde un silence prudent. Il se contente de publier les dépêches officielles, et de colporter ainsi l'infâme calomnie. P. V.-C. peut être fier, voilà qu'il fait des émules chez les social-traites.

Pourquoi Rosenfeld garde-t-il le silence ?

Pourquoi n'a-t-il pas commenté comme il convenait les dernières élections complémentaires ?

Pourquoi a-t-il laissé à d'autres le soin de transformer la défaite du gouvernement espagnol en victoire ?

Les affaires d'Espagne ne lui sont pourtant pas inconnues. Nous nous rappelons ses brillants articles sur ce sujet au lendemain du coup de force de Franco.

Le parti socialiste espagnol n'a pas suivi la ligne qu'il préconisait, il est vrai. Le problème de la terre, qu'il indiquait comme étant l'axe de la Révolution espagnole n'est pas résolu. Les grandes réformes industrielles qui devaient apporter le bien-être aux prolétaires des villes sont renvoyées aux calendes grecques.

Les ouvriers chômeent et crèvent de faim. Les paysans veulent la terre. Tous s'impatientent, et la révolte gronde. Peut-on s'étonner que dans ces conditions ils se soulèvent ? Le contraire seul serait surprenant.

Rosenfeld le sait bien, et nous comprenons que dans ces conditions il lui est difficile de commenter la situation espagnole, c'est sans doute pourquoi il se tait. Il préfère laisser circuler les petits communiqués calomnieux, c'est plus prudent et plus sûr.

La vérité doit se faire jour et nous la clamerons partout où nous nous trouverons. Partout nous élèverons notre protestation contre les agissements du gouvernement assassin d'Espagne.

Nos amis de la C.N.T. et de la F.A.I. peuvent compter sur notre solidarité.

contre tout, en dépit de leurs circulaires et des aboiements de leurs chiens de presse que le courage ne consiste pas à tuer d'autres hommes, mais à se refuser à faire œuvre de criminel.

C'est là une besogne urgente pour laquelle nous devons tous, sans souci de nos petites variétés de conception, nous serrer les coudes.

Pierre MUALDES.

P. S. — Le directeur des Hommes du jour, Henri Fabre, vient d'être radié, purement et simplement, par le « comité directeur » de la L.I.C.P. nouvelle manière du comité d'honneur de cette ligue.

C'est là une affaire qui regarde, évidemment, ces messieurs et dans... Pourtant, on est en droit de s'étonner — aucun fait nouveau concernant l'excommunié ne s'étant produit — que ses anciens collaborateurs, tels Méric et Piot aient cru devoir se rendre complices de ce qu'on peut considérer comme une goguetterie.

On ne peut oublier que le Journal du Peuple fut, dès la fin de la guerre, le seul quotidien pacifiste et que c'est dans ses colonnes et dans celles des Hommes du jour que certains superpacifistes d'aujourd'hui purent faire leur nez culpa et transposer l'air de l'hymne au roi Albert sur celui de l'Internationale.

Ceci n'est pas pour prendre la défense de H. Fabre, qui connaît assez des hommes pour ne pas se faire d'illusions et qui, il convient de lui en être reconnaissant, a rendu à la L.I.C.P. et à plusieurs camarades libertaires aux prises avec la justice de précieux services, mais pour signaler tout simplement le mauvais goût de cette « épuration ». P. M.



## Actualités de la Semaine

## L'ALLEMAGNE ET LES ALLEMANDS. — UN PEUPLE ROUSPETEUR. — L'OBJECTION DE CONSCIENCE, LA REPRESSION AUX COLONIES ET L'AMNISTIE.

On projette actuellement dans les salles de cinéma de la région parisienne un film sur l'Allemagne et les Allemands, qui, bien que monté avec des documents authentiques, a été visiblement inspiré par la propagande nationaliste française.

Tel quel pourtant, ce film en dit long sur cette frénésie de discipline qui, un peu partout s'est emparée de nos contemporains. Ici, évidemment, il s'agit de démontrer que nos voisins d'outre-Rhin ont un penchant naturel pour tous les caporalismes, qu'ils se complaisent voluptueusement dans les enrégimentements de toutes sortes et qu'au nom d'une morale qu'il estiment supérieure, qui abolit complètement la personnalité de l'individu, il leur est particulièrement agréable de se rendre au travail, en rang par quatre, au pas et l'arme sur l'épaule — je veux dire la pelle ou la pioche.

Le spectateur moyen ne s'en ira donc pas sans emporter l'impression qu'il est temps, grand temps que la France démocratique et républicaine — et dernier refuge des droits de l'homme comme chacun sait — que la France donc ouvre l'œil, et le bon.

Bien qu'étant un Français fort au-dessous de la moyenne, je ne goûte moi aussi, que très médiocrement ces « divertissements » collectifs. Et ce serait du bien mauvais internationalisme — du nationalisme à rebours plutôt — que d'admettre ailleurs ce que l'on condamne chez soi et de se refuser à considérer la navrante réalité sous prétexte que ce sont les Allemands qui sont en cause.

Toutefois, il faudrait être naïf comme un électeur pour s'imaginer que nous autres Français de France nous sommes à l'abri d'une pareille psychose. Et notre conformisme, pour être moins visible, n'en est pas moins dangereux.

C'est une chose bien connue, et tout le monde vous le dira, que le Français est né rouspéteur et que ses tendances naturelles l'inclinent à l'insubordination.

Pourtant, malgré ces sympathiques dispositions, pas moins que les Allemands, nos compatriotes ne subissent l'exploitation capitaliste, la dictature plus ou moins formaliste de l'Etat, et il arrive qu'à certains jours d'août, ils se précipitent vers les frontières comme un seul homme, et avec non moins d'ardeur que les copains d'en face, dans le but de se casser la tête pour des raisons que leur insubordination native n'arrive pas à justifier.

A propos de ces fameuses tendances

## Une nouvelle croisade contre la Paix

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

L'idée de paix est en marche, qui oserait et qui, pourrait l'arrêter ? L'objection de conscience et un état d'esprit. La propagande qui l'alimente est fournie non pas tant par une doctrine que par les faits.

Nous avons pu lire tout récemment que pendant la guerre du Japon les Japonais avaient laissé dans un ravin environ quatre cents blessés. L'assaut devait être donné avec des tanks. Le général estima inutile de faire évacuer ses compatriotes blessés. Il fit passer les tanks sur leurs corps pantelants. La relation de cet épisode fera plus tard susciter des objections que bien des discours pacifistes.

Quel homme normal pourrait s'associer à de telles horreurs ? Quel est l'individu intelligent qui accepterait froidement d'être ravalé à ce rang dégradant de matériel humain ? Les objecteurs, eux, s'y refusent par raison et dignité humaine. Et les préfets, n'en déplaie à leur ministre, n'y pourront rien.

Nous ignorons si nos gouvernants actuels sont jaloux des lauriers décernés à Clemenceau. Le père La Victoire a bien mérité de la patrie en envoyant à Vincennes ou au bagne ceux qui méconnaissent l'intérêt supérieur de la nation. Dussent-ils employer les mêmes méthodes, y compris les facets de chaussures comme pour Almeraya, les apôtres du bellicisme ne feront que renforcer la cause de la Paix.

Il y a une autre catégorie d'objecteurs qui font tort à la nation ou plutôt à la société. Ce sont les marchands de canons et les financiers. Si les objecteurs de conscience, placent au-dessus de l'intérêt national, l'intérêt général de l'humanité, les autres considèrent uniquement l'intérêt particulier de leur coffre-fort. Ceux à qui ils vendent leurs outils de mort peuvent être les ennemis de leur pays ou ses alliés. Objecteurs de conscience à leur manière, ils refusent de limiter leur activité aux frontières : leur conscience commerciale leur fait armer deux ennemis opposés. Et quand il n'y a pas de guerre pour écouler leur matériel, ils en suscitent de nouvelles.

M. Chaumpey serait peut-être bien avisé de spécifier que c'est contre ces objecteurs-là et leur criminelle propagande qu'il faut poursuivre la lutte. Or il ne l'a pas fait. Simple omission sans doute, car on ne peut pas admettre que les collègues du ministre de l'Intérieur, MM. Daladier et Paul-Boncour, pacifistes éclairés, aient conçu une autre action que celle-là.

Quant à nous, faisons acte de solidarité avec les objecteurs. Leur attitude courageuse et désintéressée leur vaut toute notre sympathie. Mais il ne suffit pas de se refuser à coopérer au bellicisme. Couper uniquement une tête à l'Hydre est insuffisant. Le monstre doit être abattu complètement. Les carnages collectifs ne sont que les effets d'une cause. Cette cause c'est le capitalisme. Ne l'oublions pas.

A. M.

au rousqui et à la révolte dont notre pays s'est fait une spécialité, il n'est pas mauvais de rappeler la récente circulaire de Chaumpey concernant les objecteurs de conscience.

Donc, MM. Chaumpey et Daladier, héritiers des plus pures traditions jacobines, se sont avisés qu'il était déplorable que certains « énergumènes » prennent au sérieux les horribles-kel-logeries de nos dirigeants. Ça pouvait faire mauvais effet dans le quartier.

Mais, direz-vous, et les genévriers, lausanneries, pactes de non-agression et autres mises hors la loi de la guerre ? Et le peuple français à qui on n'en fait pas si facilement accroire, il ne dit rien ?

Attendez, vous verrez ça dans trois ans : alors le peuple français se portera en foule vers les urnes électorales et manifestera énergiquement — par le moyen du bulletin de vote — qu'il veut le désarmement, l'amnistie, une politique rigoureusement gauche de gauche et que ce n'est pas lui qui est mûr pour la dictature. Ah ! mais !

Le peuple français donc, qui n'a pas peur de dire tous les quatre ans ce qu'il pense, vient d'être informé que certains de ses réclamations — en ce qui concerne l'amnistie, par exemple — avaient été mal interprétées. Ainsi, en Indochine, il y a encore des places à occuper au bagne de Poulo-Condore, et lundi dernier la cour criminelle de Saigon a condamné à mort huit travailleurs indochinois, accusés d'être révolutionnaires et d'avoir pris part aux mouvements de protestation qui se déroulaient en Cochinchine pendant les années 1930-31.

Dix-huit autres sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Une centaine d'autres totalisent neuf cents années de bagne.

Voilà près de trois ans que ces travailleurs, pour la grande majorité des paysans et des coolies, étaient emprisonnés.

Rappelons pour mémoire qu'il y a un an que les gauches ont pu, pour elles, qu'elles avaient promis une amnistie complète : un désarmement effectif et un tas d'autres bonnes choses qui mettaient l'eau à la bouche des électeurs.

Bilan partiel : Sarraut fait condamner à tous de bras aux colonies, Chaumpey et Daladier pourchassent les objecteurs de conscience et Leygues, le gars-teux de la marine, n'envoie pas dire que « la construction de nouveaux croiseurs sera activement poussée ».

Allons, il y a du bon pour la démocratie.

Louis ANDER.

## UNE VÉRITÉ EN RÉPONSE AUX SALOPERIES DE PAUL VAILLANT-COUTURIER

L'Humanité a publié plusieurs papiers du camarade Paul Vaillant-Couturier sur les événements d'Espagne. Lorsque nous parlons des publications de l'organe de Paris de Son Excellence Staline nous avons sous les yeux l'image d'une « Sita » vomissant son chagrin d'immondices. Avec P. Vaillant-Couturier le maximum de putréfaction vient d'être atteint :

Nos camarades syndicalistes et anarchistes espagnols sont bien servis : mensonges, faux, calomnies, injures, rien ne manque ni la qualité ni la quantité.

Les patrons moscovites vont être contents de leur labyrinthe, car, c'est avec malice que P. Vaillant-Couturier a manié les armes favorites des bolcheviks.

Camarades de la F.A.I. et de la C.N.T. nous prenons l'engagement de rétablir la vérité. Nous sommes solidaires de votre action révolutionnaire que les aboiements des chiens ne vous détournent pas de votre route.

La meute de l'Humanité fera bien un jour sa gueule, du reste voici pour elle, un morceau de choix.

Parlons qu'autour de ce scandale, ainsi que l'appelle notre correspondant, nos « cocos » feront le plus profond silence :

Ci-dessous nous publions in-extenso, la lettre d'un gréviste de chez Citroën qui se passe de tous commentaires.

Saint-Ouen, le 28 avril 1933.

Camarades, Je suis un lock-outé de Citroën et j'étais au piquet de grève de l'usine de Saint-Ouen.

La présence d'une filicelle très nombreuse et provocante rendait délicat le travail des piquets. Malgré cela des copains sérieux, hommes et femmes, étaient mêlés aux jaunes devant la porte d'embauche.

Le jeudi 27 avril, à comme de coutume, nous étions en train de repérer les salopards afin de leur parler du pays, le soir, lors des sèches à Chiappe, lorsqu'une copine qui dévisageait les femmes me murmura : « La femme d'un conseiller municipal de Saint-Denis entre se faire embaucher ». Quelques minutes plus tard l'affaire était faite et, sous la protection des flics elle put rejoindre son domicile à Saint-Denis.

A 16 h. 30, une réunion à la Salle des fêtes de Saint-Ouen devait grouper les grévistes de la localité. La nouvelle venait de se répandre : consternation des chefs communistes présents, le scandale devenait public. Il fallait enrayer le mal, aussi en toute hâte un des responsables bolcheviks fut mandaté au rayon (sic) de Saint-Denis.

Le conseiller municipal mari de la femme s'appelle Vitroq, c'est un fidèle de Maître Doriot.

Servez-vous, camarades de cette lettre, si vous le désirez, pour démasquer ces politiciens qui veulent avoir le monopole du révolutionnarisme et qui envoient leurs femmes torpiller les grévistes dont ils accaparent la direction.

Recevez, etc...  
Un gréviste de Saint-Ouen.

JEUNESSE ANARCHISTE  
Dimanche 14 Mai  
BALLADE CHAMPETRE  
au LAC DE SAINT-CUCUFA  
Rendez-vous le matin à 8 heures  
à la Porte-Maillois.

Tram. 58 — descendre à La Malmaison  
Les camarades partant plus tard suivront les flèches.

En cas de pluie la ballade n'aura pas lieu.

## Un drôle de pistolet

Il fallait s'y attendre. « L'Humanité », journal officiel d'un parti qui s'intitule — ou n'a jamais su pourquoi — communiste, vient — sur l'impulsion des chouchous moscovites — de se livrer à une maladroite agression contre les syndicalistes et anarchistes espagnols. Cette manœuvre trop grossière pour abuser qui que ce soit, n'arrivera pas à masquer aux yeux des foules, pourtant crédules, la piteuse et éternelle dérobade des politiciens phraseurs et laches. Devant le coup de force hitlerien, les communistes réagissent en insultant les anarchistes et syndicalistes espagnols qui eux, se battent courageusement contre leurs oppresseurs.

Cette différence d'attitude commence à être perçue par de nombreux ouvriers écœurés par la couardise et la duplicité de leurs chefs.

Au siècle dernier, un chef policier répliquait à ceux qui se plaignaient de la moralité de ses sbires : « Trouvez-moi donc des hommes gens capables d'exercer un pareil métier » !

Cette formule lapidaire me revenait à l'esprit en lisant les élucubrations que Braillant-Voiturier appelle pompeusement : Un reportage en Espagne.

Individu laré, cabotin jusqu'au bout des ongles, couard, lâche et vénal, cet histrion apte à toutes les besognes viles, immondes, et infamantes s'est hissé au sommet de la pègre journalistique si riche pourtant en salopards de toute sorte.

Rendons-lui cette justice. Il occupe dans cette faune très particulière une place de choix que nul ne songe à lui contester.

En de massives colonnes il déverse sur nos camarades espagnols un torrent d'insanités et de calomnies. Rien ne manque : assassins, voleurs, escrocs, alliés de la bourgeoisie, etc., etc. Le tout frappé au coin de la plus insignie mauvaise foi. Les maîtres sanguinaires qui sévissent à Moscou peuvent être fiers de leur labyrinthe et obséquieux. Il est difficile — sinon impossible — d'aller plus bas dans l'abjection. Toute honte à l'ignoble Vaillant-Couturier peut tendre son chapeau, il a bien mérité ses quarante deniers.

Quel étrange, écœurant et suggestif front unique : Monarchistes, républicains, socialistes, communistes formant une meute d'arrivistes et de politiciens véreux, hurlant aux chausses de nos marades dont l'action énergique et virile contrecarre impitoyablement les combinaisons louches et sordides.

Vraiment les révolutionnaires espagnols sont comblés !

Ils ont une besogne beaucoup plus urgente à accomplir que de répondre aux insanités très intéressées d'un P.U.C. Qu'ils sachent que dans la lutte engagée les anarchistes et syndicalistes français seront toujours à leurs côtés en dépit des injures et des menaces.

Mais que penser d'un Vaillant-Couturier donnant des leçons de révolutionnarisme, ancien lieutenant — guele de vache authentique — décoré de la Légion d'Honneur, Croix de guerre avec palmes, etc., etc., pour les bons et loyaux services rendus à l'impérialisme international pendant la grande tuerie.

Braillant-Voiturier est allé en Espagne. Il y a découvert, paraît-il, des escrocs, des escarpes, en un mot, des êtres tarés, c'est-à-dire des types de son genre. Inutile d'aller si loin pour faire de pareilles découvertes. Ici, auprès de lui, il y en a suffisamment. Faut-il lui rafraîchir la mémoire ? Que ne parle-t-il aux lecteurs de « l'Humanité », du nommé Joubert, ami intime de Sémart, ancien secrétaire des travailleurs coloniaux, communiste farouche, jusqu'au jour où il s'enfuit avec environ 50.000 francs, et après avoir communiqué à la Police les noms de nombreux camarades qui plus tard payèrent de leur vie, cette trahison abominable. Et Janny ? Et Zimmerman ? Et Célor ? Tous mouchards et provocateurs ! Il faudrait un volume entier pour mettre à jour tous les méfaits de ces canailles. Et le P.C. si pointilleux pour autrui, n'a-t-il pas fait appel à la police pour s'emparer des coopératives ? Le citoyen Henriot, ancien député, n'était-il pas flanqué d'un huisier pour en expulser les gérants ? Et l'assassinat de Clos et Poncet ? Nos malheureux camarades n'ont-ils point été désignés aux balles de l'assassin par cette autre brillante C. D. V. Albert Treint, personnage influent au parti communiste à cette époque. (Ajoutons que ledit Albert Treint avait offert son épée pour combattre l'armée rouge, à une armée que devait constituer la bourgeoisie internationale). Quoique connaissant l'assassin le P. C. n'a-t-il point eu l'outrecuidance d'en accuser le syndicaliste Boudoux et de déclencher contre ce dernier une violente campagne de presse ?

Je m'insiste pas davantage. Ces faits douloureux sont trop récents. Il était cependant nécessaire de les rappeler. De cette façon les ouvriers pourront juger de quel côté sont les escarpes et les salauds.

Camarades ouvriers égarés dans le brouillard politique, fuyez ce lieu pestilentiel ! Tout parti est inévitablement contre-révolutionnaire. La lutte des aigrifins de la politique n'est pas la vôtre. Fuyez et combattez énergiquement toutes ces crapules qui se délectent de votre misère, se gaussent de votre crédulité et se repaissent de vos larmes et de vos souffrances.

Face à tous ces chacals et charognards criez avec nous de toutes vos forces les mots qui les jettent dans l'épouvante :

Vive l'Anarchie !

Armand BOURDON.

P. S. — Nous avons reçu trop tard pour être inséré, un article de nos camarades espagnols en réponse à P. V.-C. Il paraîtra la semaine prochaine.

## AUX HASARDS DU CHEMIN

## Bienheureuse crise

En oui, bienheureuse crise, puis-je qu'elle nous a permis de découvrir une nouvelle joie de vivre en nous débarrassant de certaines contraintes qui rendaient l'existence assommante.

Convenons-en, nous avons tous souffert de ces fastidieuses corvées que les convenances nous imposaient et qu'on appelait précisément les obligations mondaines. Ah ! qui dira les pleurs et les grincements de dents que valurent à nos maîtresses de maison ces réceptions, ces soupers, ces galas, ces soirées qui n'en finissaient pas ! Qui peindra les fureurs rentrées des invités contraints à de fastidieuses consommations de foie gras, de poulets truffés et de homards à l'américaine ! Accepter et rendre une invitation, aller en visite, bailler pendant deux heures à l'audition d'un mauvais concert, subir la conversation d'un vieux diplomate en mal d'auditoire et rentrer au petit jour, la face terne, le cheveu douloureux avec la perspective d'une bonne migraine qui vous prendra l'après-midi sur le coup des deux heures.

Grâce à Dieu, nous n'avons plus à redouter semblable infortune. Car la crise, entre autres effets, a eu celui de supprimer à peu près totalement les devoirs de la mondanité. Donc nous pouvons tout à notre aise rester au coin de notre feu puisqu'il est entendu que nous sommes ruinés, que nous n'avons pas le sou, que nous sommes obligés de réduire notre train de maison, de renvoyer nos domestiques et de nous contenter d'une vie tout à fait pot-au-feu.

Heureuse liberté ! Nous vivons dans un cercle infernal d'obligations artificielles, créées pour empoisonner notre vie et voilà que nous découvrons le prix de l'intimité du foyer, le charme des heures à soi, rien qu'à soi. Charmante époque ! assurément et Mme Lucie Delarue-Mardrus, dont nous avons trouvé la pensée dans un article de l'Intransigeant, a bien raison de s'en féliciter.

Nous n'avons pas l'outrecuidance de lui demander davantage. Mme Lucie Delarue-Mardrus, une fois de plus, nous ouvre son cœur, si l'on peut ainsi parler, et un cœur bien garni de foie gras et de poulet truffé. Il est donc compréhensible qu'elle n'ait plus faim et qu'elle se résigne à la monotonie d'une digestion solitaire.

Nous ne lui demanderons pas, par conséquent, de considérer que pour la plupart des nôtres, les choses sont d'autre sorte et que la crise présente ne leur ouvre pas ses resplendissantes perspectives où elle se complait ; que pour eux l'envers de la crise, comme elle dit, vaut l'endroit et que ce leur est une mince consolation de penser que Mme Lucie Delarue-Mardrus puisse éprouver dans une abstinence toute relative et passagère quelque soulagement viscéral.

Nous ne lui demanderons pas non plus de s'apitoyer sur la misère de tant de chômeurs contraints par la crise aux obligations mondaines du pointage et au faste des soupes populaires. Nous ne lui rapprocherons pas d'oublier cet autre envers de la crise : les femmes réduites à se prostituer, les hommes conduits au suicide, les enfants mourant de faim.

Et puisque Mme Delarue-Mardrus est satisfaite, Dieu soit loué, et disons merci ! avec elle.

ARSENE.

## PACIFICATION FRANÇAISE

Comme l'a si bien dit le Sarraut du Sénat « ... la France républicaine... la France des Droits de l'Homme, étend son action bienfaisante sur les populations qui se sont placées (?) sous sa protection » !

Parlons-en en effet de la France bienfaitrice. En Algérie, « les bicots » ont mis soixante ans pour « accepter » la protection de la France et ils savent ce que ça leur a coûté : au Maroc, la pénétration pacifique se poursuit depuis 1908, mais les bienfaits de cette action civilisatrice sont réservés aux actionnaires des grandes sociétés exploitantes du sol et du sous-sol marocain ainsi qu'aux fabricants de munitions.

Quant aux inconvénients, ils sont pour ceux que l'on charge d'aller mater les rebelles, coupables de ne pas vouloir se laisser exproprier au profit des colons français.

Cette semaine encore, on signale de violents combats au cours desquels deux officiers et dix soldats ont été tués et un officier et quinze soldats blessés. Bien entendu on ne parle pas du massacre des indigènes, cela ne compte pas.

Cependant en fin d'année les compagnies d'exploitation issues de la colonisation marocaine publieront des fructueux bilans et feront célébrer par une presse à leur dévotion la sagesse et les qualités administratives de M. Lucien Saint (Oh ! ironie des mots) gouverneur du Maroc.

Ainsi s'écrit l'histoire...

## RAPPELS DESAGREABLES

Dans « Le Populaire » du 6 mai, le député socialiste Evrard prend à parti Marceau Pivert, socialiste d'extrême-gauche qui se permet de vouloir remettre en honneur les méthodes de lutte du socialisme traditionnel, en préconisant, en cas de guerre entre la bourgeoisie française et la bourgeoisie allemande ou italienne, la grève générale et l'insurrection.

Cela ne fait pas l'affaire de Raoul Evrard qui, pour « sauver la démocratie » en danger, se déclare prêt à renouveler la trahison de 1914. Lisons plutôt : « ... vis-à-vis d'une éventualité pareille, nous sommes

nombreux, dans le Parti, à considérer sans honte, je dirai même avec fierté, que le devoir socialiste serait dans ces paroles que prononça, il n'y a pas tellement longtemps, notre camarade Ziromsky : « CONTRE UNE ATTAQUE DE MUSSOLINI ET DU FASCISME, JE METS LE SAC AU DOS ET JE PRENDS LE FUSIL ! »

Nous sommes donc fixés sur l'attitude en cas de guerre des chefs socialistes et tout laisse à penser que c'est là l'opinion de la majorité du Parti, trop encline à suivre les mots d'ordre trompeurs de ses dirigeants.

Quant à nous, peu soucieux de servir de chair à massacrer pour satisfaire les desseins crapuleux du capitalisme, qu'il se couvre du masque démocratique ou de la dictature fasciste, nous serons contre toutes les guerres et lutterons aux côtés des socialistes révolutionnaires de gauche pour propager le mot d'ordre de grève générale insurrectionnelle.

## ROUVERIES BLUMORISTIQUES

Dans le même « Populaire » du 8 mai, Léon Blum avec le talent qu'on doit lui reconnaître, s'efforce d'abuser ses lecteurs sur les prétendues vertus du « Pacte consultatif » (encore un) auquel l'Amérique, conquise par la grâce Herriotarde, est sur le point d'adhérer, et selon lequel, lors d'un conflit entre deux puissances, les co-signataires du Pacte s'entendraient pour boycotter l'agresseur sur le triple plan financier, économique et moral.

Enfin, dirons les esprits simplistes, on arrive aux mesures énergiques.

Hélas, en être encore là, après le flasco des mesures répressives contre le Japon, les commissions d'enquête, rapports accablants, etc. Tout cela dort dans les cartons tandis que le Japon continue de massacrer des populations inoffensives pour s'emparer des territoires chinois.

Tout de même, si malin soit-il, Blum aura beau déployer tout son art, il ne réussira pas à nous faire avaler cette nouvelle couleuvre.

## DANS VILLEJUIF RÉVOLUTIONNAIRE

Dans l'Humanité du 2 mai, on peut lire cette petite fleur « le 1<sup>er</sup> mai à Villejuif, 15 inorganisés viennent se faire pointer ». On est en droit de se demander ce que inorganisés ont bien pu faire pointer, peut-être une carte d'inorganisable.

Puis 2 lignes suivantes : « Les écoliers ont préparé et réalisé la grève ».

Ces enfants ont été plus énergiques et de beaucoup plus courageux que les syndiqués unitaires des T.C.R.P. et aux corporations.

Le poète avait raison de dire : aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.

Mais ces rigolades nous rappellent trop les reportages du calomniateur P.V.C. sur l'Espagne et sur la Russie, où il faisait parler des enfants de 8 ans sur l'impérialisme et sur le plan quinquennal.

Après tout, c'est peut-être un défi d'émulation, que Villejuif révolutionnaire, et radicalisée 100 0/0 à l'instar de Saint-Denis-la-Rouge. Attendons-nous à une prompt réponse des enfants de chœurs de Doriot.

Armée de rigoles... et se sont ceux-là qui prétendent diriger la classe ouvrière.

## PROPAGANDE.

Le « Matin qui dit tout » est d'un enseignement précieux ; dans son numéro du 5 mai, un article-fleuve découle de la plume du tri-colore de service.

Toute l'Allemagne est mobilisée pour la propagande nationaliste et revancharde ». Tel est le titre !

Bien sûr ! cette même propagande n'est plus à faire chez nous, le Matin s'en est chargé.

Puis loin : « Allez au Deutsche Theater, vous y verrez, à la fin de la pièce Schlegel, des soldats français tirer non seulement sur Schlegel, mais encore sur le public... »

Sont-ils menteurs, ces Allemands ! Nos soldats français n'ont pas besoin de leurs civils ; nous sommes-là, nous... Fournies... et à défaut... Vingt !

Et ça dure ! Jusqu'à la signature ! Maurice Barrès jouait du stylo lacrymogène. M. Barrès Philippe préfère le gaz « moutarde ». Vous savez ? cette moutarde réputée... Salop !

## UN APPEL

Les soussignés ont à cœur de saisir l'opinion publique des faits suivants :

A la suite de l'arrestation non-motivée de Victor-Serge, à Leningrad, arrestation arbitraire suivie d'incarcération secrète et d'on ne sait quelle procédure mystérieuse de répression pénale, la femme de cet écrivain, Lioubov Roussakov, déjà déprimée par plusieurs années de persécution a perdu la raison et a dû être internée. Leur enfant, âgé de douze ans, Vladimir, se trouve ainsi à l'abandon, livré aux plus cruels caprices du hasard dans un pays de misère et de privations.

Pour comble d'arbitraire, de persécution et d'injustice, la famille de Lioubov Roussakov, famille de travailleurs irréprochables, est expulsée de son logis, chassée de Leningrad, condamnée au froid et à la faim, obligée d'errer à l'aventure dans une indicible détresse. Deux vieillards et un enfant innocents de tout sont sans excuse. Enfin, Anita Roussakov, sœur de Lioubov a été jetée récemment en prison à son tour.

Depuis le 8 mars Victor-Serge est sans communications avec le monde extérieur et ignore probablement le sort de ses proches, à moins que la Guépéou l'en ait informé pour lui arracher ou ne sait quels « aveux » ou lui faire abjurer ce ne sait quelles « erreurs ». Les parents et amis de Victor-Serge à l'étranger sont sans nouvelles de la famille Roussakov, dont l'infortune épouvantable ne leur est connue que d'une manière très indirecte et sommaire. Ces méthodes de dissimulation et d'effacement, destinées à semer l'inquiétude et à susciter les pires hypothèses, font partie d'un système de gouvernement.

En présence de tels faits, qui parlent par eux-mêmes et caractérisent un régime, les soussignés font appel à tous pour protester hautement avec eux, réclamer la mise en liberté d'Anita Roussakov et de Victor-Serge et un traitement humain pour la famille persécutée, revendiquer en faveur des uns et des autres le droit de vivre en travaillant en Russie ou ailleurs.

Georges BATAILLE, Lucien LAURAT, Jacques MESNIL, Pierre PASCAL, B. SOUVARINE.



# LE COIN DES JEUNES

## LA VIE DE LA JEUNESSE ANARCHISTE NOS CAUSERIES

Le mardi 25 avril, c'est le camarade R. Lebras, de l'Union des Mécaniciens, qui nous fit une causerie sur : Evolution des conditions sociales et économiques de la jeunesse ouvrière depuis la naissance du capitalisme.

Lebras, dont l'érudition est parfaite sur ce sujet, nous apporte une documentation si intéressante que nous aurions voulu en faire un compte rendu sténographié, la place nous faisant défaut, nous nous bornerons à faire un résumé le plus large possible.

Quelle fut la vie du jeune apprenti à l'époque des corporations ?

Au 14<sup>e</sup> siècle, il y a le maître, le compagnon et l'apprenti. Les règlements corporatifs réservant au fils du maître le seul droit à la maîtrise, les apprentis se divisent en deux classes : le fils du maître et le fils du compagnon. Ce dernier sera toute sa vie un exploité.

Un contrat d'apprentissage était passé soit verbalement, soit par écrit entre le maître et les parents de l'enfant. L'apprenti était considéré comme le serviteur du maître, aucun salaire, il était seulement nourri et vêtu par son maître. Battu par le maître, sous les yeux indifférents, il ne fallait pas qu'il aille se plaindre chez les siens sous peine d'une nouvelle correction.

Et nous arrivons au 15<sup>e</sup> siècle. Les manufactures vont amplifier l'exploitation de l'enfant ainsi que de la femme, ils entrent dans la production pour réduire le prix de revient. La révolution industrielle arrive, transformant la vie des individus, les machines font leur apparition.

L'Angleterre, berceau du capitalisme industriel, vit la première exploitation honteuse de l'adolescence.

Bien avant 8 ans, il part à l'atelier, couvert de haillons, pieds nus par toutes les intempéries, faire des journées de 16 à 18 heures, tenant à la main ou sous ses loques imbibées par l'huile des machines, un maigre morceau de pain noir qui sera sa nourriture.

Qu'a fait le pouvoir législatif pour les enfants ? En voici l'historique :

Le 22 mars 1841, première loi française limitant l'âge d'entrer dans la production à 8 ans, avec une journée de travail de 8 heures.

Le 22 février 1851, est votée la première loi française sur les conditions de l'apprentissage.

En 1864, sous la pression des travailleurs l'Empire cède le droit de grève ; en 1868 les associations ouvrières sont tolérées, mais ne sont pas reconnues.

Le 17 mai 1871, Vaillant indique dans une circulaire que « l'instruction qui sera donnée dans les écoles professionnelles devra porter sur l'apprentissage de profession et compléter l'instruction scientifique et littéraire reçue à l'école primaire. »

Le 19 mai 1874, est votée la loi qui relève à 10 ans l'âge d'admission des enfants au travail.

Toujours par la pression de la classe ouvrière, le parlement vote la loi du 2 novembre 1890 complétant celles de 1841 et 1874 sur la protection de la femme et de l'enfant.

Jusqu'après la guerre, la bourgeoisie n'a rien fait pour l'enfance. Ce n'est qu'après la guerre qu'une législation internationale du travail a vu le jour.

Quant à l'Eglise, elle a toujours exploité de façon honteuse la jeunesse dans ses patronages, dans ses sociétés de protection des apprentis (??) et dans ses orphelinats.

Voici quelle fut la causerie de notre camarade R. Lebras. Sachons en faire notre profit, il est grand temps que les jeunes sortent de leur torpeur. Ce sont, nous qui avons été et sommes encore les exploités. N'attendons rien des parlementaires, des gouvernements ou des partis politiques quelconques. Seule, la classe ouvrière, unifiée, arrivera par sa force à briser l'apathie des pouvoirs publics. Allons les jeunes, venez avec nous à la Jeunesse Anarchiste, nous ne vous

promettons pas de merveilleux Eldorado, votre libération ne peut sortir que de vos mains et vous seul en avez le pouvoir.

ANDRÉ.

## PROPAGANDE !

De grandes manœuvres navales se déroulent actuellement en Méditerranée. Ainsi qu'il se doit le national « Intran », y a délégué une de ses fines plumes en l'occurrence, le sieur Pierre Dubard, qui à bord du cuirassé « Jean-Bart » doit en suivre toutes les péripéties.

Quel est donc l'être ignare qui a baptisé du nom de : bague flottant les dreadnought de notre marine de guerre ? Et nous voudrions bien connaître l'individu assez cynique pour déclarer qu'à bord la vie n'est pas toujours belle ?

Du reste, ouvrez « l'Intran » et vous saurez : Que les matelots adorent les manœuvres, mieux, ils réclament à cor et à cris ! Oui, madame !

C'est tout juste si les permissionnaires n'abandonnent leur congé pour ne pas manquer le départ !

Sachez encore, pâles pékins : Qu'à bord le ping-pong règne en maître, que le phono joue souvent et que l'on passe son temps à jouer aux cartes, la vie de château, quoi ! L'envoyé de « l'Intran », qui est sans doute un pince-sans-rire, nous assure que la tristesse des grands départs reste à terre. Cela se savait ! ! !

Naturellement, on va jouer à la petite guerre. Les amiraux aussi s'ennuient, les paquebots, le parti bien va s'attacher au poing, lequel va riposter, etc. Sans se faire de mal, bien entendu. Les obus, les vrais, c'est pour les salauds qui habitent de l'autre côté ! Et Dubard nous informe d'un ton réjouï (nous le supposons), que la petite fête se terminera par un simulacre de bombardement soigné sur Bizerte, et de se froter les mains et de se féliciter de petits veinards, ces habitants de Bizerte, nous sommes jaloux ! Savez-vous, Dubard, que cela nous tente, la marine ! C'est vrai cela, récapitulons : Des manœuvres, du ping-pong, du bombardement (oh ! ce bombardement), des cartes, sans parler bien entendu de la nourriture abondante et variée et de l'immobilité des officiers ? Chacun sait que la majorité des officiers de marine, en plus de leur amabilité, est cocainmane et pécéraste ! Bref, nous rêverons !

Mais malgré tout, pour qu'à ces manœuvres les réjouissances soient complètes, il faudrait que les quelques quarante navires présents se transforment en autant de Potemkine et que les Jean Le Gouin se décident à se débarrasser de ces parasites, abrutis gâchés, les enquiquinants. Alors vraiment, Dubard, ce serait rigolo.

GUY.

## NOTRE FETE DE SAMEDI

La fête organisée par la Fédération parisienne a obtenu un franc succès. Un auditoire nombreux est venu applaudir les artistes du groupe « Une graine », qui nous prêtaient gracieusement leur concours et nos camarades du groupe artistique qui, comme toujours, ont obtenu leurs succès mérités.

La première partie du programme a été exécutée par les membres d'« Une graine », qui interpréteront les meilleurs morceaux de leur répertoire. Tour à tour, Sigrist, la petite Alberte Decroux, Suzanne Lodieu, Lucette Lemoine, charmèrent le public. Mlle Bernand exécuta avec brio plusieurs numéros de danse rythmique et M. Rocca de la Vache enragée, agréable fantaisiste, pu provoquer les rires de l'assistance. Le compositeur Isabelli clôtura magnifiquement cette première partie du programme.

Ce fut ensuite le tour à nos amis du groupe artistique de se produire. Présentés avec esprit par Bicot, ils montrèrent combien, au sein du groupe artistique, on travaille sérieusement. Rachel Lantier chanta agréablement. Tournoud fut rappelé à plusieurs reprises, applaudi vigoureusement.

Notre camarade Anceau-Villé, élève d'élite de Charles d'Aray, montra combien est grand son talent et obtint un vif succès. Odette Fervier chantant des chansons réalistes, fut également fort applaudie. Charles d'Aray avait tenu à venir chanter quelques-unes de ses vieilles chansons qui sont si goûtées dans nos milieux, les camarades s'en montrèrent enchantés et lui témoignèrent chaleureusement le plaisir toujours grand qu'ils éprouvent à l'écouter.

La partie artistique se termina par un chœur parlé, interprété par nos aimables camarades d'« Une graine ».

Après un entr'acte de quelques minutes, la pièce de Jules Renard : Poil de Carotte, fut jouée avec beaucoup de talent. Sigrist fut un père Lepic bourru et taciturne à souhait. Suzanne Lodieu se révéla une mère Lepic acariâtre et impossible fort réussie. La petite Decroux, « Poil de Carotte », craintif et terrorisé absolument parfait et Solange Vernon une bonne fille de servante.

La fête se termina à minuit et demie ; les camarades qui avaient tenu à assister à cette dernière soirée de la saison, manifestèrent leur satisfaction du programme qu'ils venaient d'entendre avec beaucoup de plaisir.

Une petite collecte en faveur de l'entraide produisit la somme de 50 francs.

## Un commandant de gendarmerie qui pratique le passage à tabac

Jusqu'ici, d'une manière générale, la flicaille et les cogens pratiquaient l'odieux passage à tabac sur l'ordre de leurs chefs, afin de donner aux délinquants ou supposés tels, un avant-goût de ce que les thuriféraires de la faune judiciaire nomment communément la justice. Estimant sans doute qu'un certain retardement dans l'application des belles traditions gendarmico-policieres était susceptible d'avoir des répercussions fâcheuses pour le bon moral des gardiens, dits de l'ordre, voilà que les chefs, payant de leur personne, donnent l'exemple. On vit déjà M. Guichard, lors d'une délégation ouvrière du Bâtiment, auprès du Patronat, jouer de la chaussette à clou, comme un virtuose du collège Chiappe. Aujourd'hui c'est de Rouen que nous viennent les échos des hauts faits d'un chef de gendarmerie, le commandant Morin, franc-maçon et grand partisan de la manière forte. Voici en quelles circonstances celui-ci exerça ses talents :

A la sortie d'une réunion tenue à l'hôtel de ville de Rouen et où assistaient le préfet, le député-maire, le général commandant le 3<sup>e</sup> corps d'armée, qui avait pour sujet : la guerre des gaz. Le commandant de gendarmerie Morin qui commandait le service d'ordre fut, selon lui, légèrement bousculé par un jeune étudiant, qu'il fit aussitôt arrêter et conduire au poste où il fut, selon l'usage consacré depuis longtemps, copieusement passé à tabac sous les yeux approbateurs dudit commandant. Comme la victime de ces violences parlait de porter plainte, le commandant n'hésita pas à renouveler la dose de tabac de ses subordonnés.

Tout eut été pour le mieux s'il se fut agit d'un quelconque pauvre diable. Malheureusement pour le digne représentant de l'ordre, le tabassé était le fils du Docteur Rousseau, auteur du beau livre : « Un médecin du Bagne », qui dument averti des violences subies par son fils, porta plainte contre le commandant Morin. Celui-ci, à l'instar de ses congénères, usant des mêmes procédés, déclina toute responsabilité, veut faire retomber sur l'argousin la part de violence qu'il a exercée. Le courage qui consiste à frapper des gens sans défense se transforme en lâcheté quand il s'agit de rendre compte publiquement de ses actes et quels actes ! Car on est en droit de supposer que le fils du Docteur Rousseau n'est pas l'unique victime de ce commandeur de Pandores. L'acte est d'autant plus répugnant, que le délit, même s'il avait existé, n'était pas intentionnel et béniin. Le fait pour les policiers et les gendarmes de pratiquer le passage à tabac, de se rendre justice à soi-même, de se substituer aux juges, constitue un redoutable et dangereux privilège en même temps qu'il rend précaire la liberté individuelle. Car la multiplicité de leur pratique en même temps que leur impunité, constitue un péril contre lequel il faudra bientôt lutter sérieusement. Le fait le plus typique de l'histoire, c'est que le préfet menace le docteur Rousseau, si celui-ci maintient sa plainte, de porter contre lui une plainte en diffamation contre le commandant de gendarmerie, celui-ci niant avoir frappé. Evidemment ceux qui tuent le fils de Broucheou, l'infortuné Legay, le chômeur Fritsch, quoique formellement reconnus, réussissent par leur cynisme et la complaisance des juges à échapper au châtiment mérité.

Tout de même il serait utile qu'une de ces brutes fusse confondue et jugée comme elle le mérite. C'est déjà chose faite de la part de l'opinion publique, saine et éclairée, mais cela ne suffit pas, il faut mettre hors d'état de nuire ces dangereuses créatures chargées, ô dérision, d'assurer l'ordre, et qui le troublement. Devant la carence des pouvoirs publics à faire cesser l'odieux pratique du passage à tabac, il faudra hardiment en appeler à l'opinion publique, l'inciter à organiser elle-même et rapidement sa défense sinon le commandant Morin ne manquera pas de faire école, les policiers et gendarmes continueront à assommer brutalement et sauvagement comme bon leur semblera.

Le Comité de Défense Sociale.

## AIMARQUES

1<sup>er</sup> Mai

Ce 1<sup>er</sup> mai fut une journée de grève, mais non comme par le passé, une fête bourgeoise. Ayant organisé, avec le concours du camarade Michaud, une conférence, une centaine de personnes répondirent à notre appel ; Michaud démontra, d'une façon claire et précise, les dangers que courrait le prolétariat, s'il n'y prenait garde ; et, détaillant tous les événements qui se déroulent en Allemagne, en Italie, partout où la dictature sévit, notre camarade fit appel à tous les hommes de cœur, à s'organiser sans politique aucune, à seule fin de barrer la route au fascisme, qui s'accroît de jour en jour.

Plus de trois cents personnes assistèrent à notre soirée, ainsi que des camarades de Nîmes, Montpellier qui s'étaient joints à nous. La recette fut de quatre cents francs, plus une souscription pour le Libéraire, de quarante francs.

Nous tenons à remercier les camarades, hommes ou femmes, qui ont bien voulu prêter leur concours ainsi qu'à toutes les personnes qui répondirent présent à notre appel.

Le Groupe d'Etudes sociales d'Almarques.

## BREST

En notre ville, le 1<sup>er</sup> Mai s'est déroulé sans incident.

### Il y eut de nombreux chômeurs.

Le matin se tint un meeting organisé par la Bourse du Travail confédérée à la Maison du Peuple. Une plus nombreuse affluence que celle des années précédentes y participa. Ce qui nous permit de manifester dans les rues en chantant les hymnes révolutionnaires, fait qui ne s'était produit depuis longtemps.

Est-ce un indice du réveil ouvrier ? Cela serait à souhaiter, car la lutte s'avère ardue et d'une gravité exceptionnelle.

Nous, anarchistes, faisons notre possible pour que les méthodes les plus énergiques retiennent et qu'on ne voie plus les délégations ouvrières bafouées dans les antichambres ministérielles.

Écrivons donc. Que les compagnons et sympathisants viennent donc grossir notre groupe. Qu'ils ne se contentent pas dans leur tour d'ivoire. Il n'y aura jamais trop d'énergie pour participer aux luttes sociales.

### Le Secrétaire.

Nota. — Que les camarades lecteurs du « Libéraire » sachent que le groupe tient une librairie dans laquelle ils trouveront les ouvrages qu'ils désireraient. Nous les recommandons s'il le faut.

Réservons-nous donc vos achats de livres. Ils trouveront également le « Libéraire » chez Jean Tiegner, à la Maison du Peuple et au kiosque Tourville, au bas de la rue Louis-Pasteur.

## LILLE

### Unité d'action contre le fascisme !

Qui donc disait que la population ouvrière lilloise était avachie ?

La démonstration vient cependant de nous être faite que lorsque le danger devient menaçant et que l'esprit de sectarisme n'aveugle pas ses dirigeants, lorsque l'entente se réalise pour orienter sa lutte contre l'adversaire commun, la classe ouvrière, à Lille comme ailleurs, est capable de justifier les plus grands espoirs.

L'annonce bruyante de la venue à Lille du fasciste Taittinger, devant traiter au nom des marchands de canons « du renforcement du système défensif de notre frontière de l'Est », avait rallié l'unité des organisations ouvrières de Lille, qui avaient décidé de venir clamer aux oreilles de l'aspirant dictateur et à sa suite, leur mépris et leur réprobation.

De fait, l'organisateur des bandes fascistes dénommées : Jeunesses patriotes, celui qui se vante de conduire 300.000 baillards à la destruction des forces ouvrières s'est rendu compte que ses désirs étaient loin de la réalité.

Un cortège de plusieurs milliers de travailleurs de toutes tendances, après avoir défilé dans les rues de la ville, vint aboutir devant la salle où se déroulait la réunion « priée », réunissant la fine fleur de la réaction lilloise.

Ce fut pendant une heure un beau chahut, malgré les exhortations du maire Salengro qui aurait voulu que le cortège continuât sa route, la démonstration étant pour lui terminée. Devant ce socialiste à l'eau de rose, qui fuyait par peur des responsabilités, les travailleurs réagirent vigoureusement et se maintinrent devant la salle en houspillant Taittinger et le fascisme.

La flicaille et les gardes mobiles venus en nombre se mirent donc au travail. Mais ils étaient coulés sans l'énergie résolue des militants révolutionnaires qui surent résister aux charges sauvages et, rendant coup pour coup, employèrent toutes les ruses de la bataille de rues.

Ce fut ainsi jusqu'à une heure du matin les escarmouches un peu partout, au cours desquelles les gros richards virent leurs voitures en stationnement mises en travers des rues pour servir de bouclier contre les charges à cheval des gardes mobiles ; en certains endroits les pavés, sortis de terre, un

« Sur le pont, au son clair des cloches argentes, la cape couvrait le froc et le camail. Et le soleil montant, en un ciel de vitrail Mettait un nimbe au front des jeunes Florentins. »

La même richesse d'évocation est dans chacun des « Croquis » d'Eugène Bizeau.

La même précision dans son langage. La même sonorité, les mêmes couleurs, la même vie, dans les tableaux. La même vision aiguë du détail qui se suffit à lui-même. Mais la rue est si près de nous tous que ces « Croquis » prennent à nos yeux une truculence, une ardeur généreuse, une force vive, et, souvent, une émotion contenue, une noble irritation ou un sourire malicieux, sans que jamais le lecteur sente l'effort de l'écrivain, ou son pédantisme (ce qu'on ne peut pas toujours dire de Hérédia).

Voici, au hasard, quelques exemples.

Un portrait de « Larbin » :

« Admire comme un dieu par vingt-cinq chambrées. »

Le drôle, en sa livrée aux reflets pourpres, A le museau rasé des vendeurs de prières Et le poil ras bombé des hercules forains. »

Un tableau du « Sacré-Cœur » :

« D'en haut, c'est un moulin sans meunière et sans ailes, Sans ruisseau chuchoteur, sans failles, sans joiseaux, Un moulin qui torture et qui moult des cer- velles, Des grands cœur pleins d'amour, de la chair [et des os. »

Une scène de « Sauvetage » :

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

« Pour l'ossature d'un carillon sans fin Le sonneur du village a réveillé la cloche. Et des gneux sont venus du village voisin Oublier leur misère au baptême d'un moine. »

Et c'est assez de citations, je pense, pour prouver que la lecture de ces poèmes est de celles dont le souvenir reste, dont le retentissement est profond.

H. L.

</



# TRIBUNE SYNDICALE

## Considérations sur les événements d'Allemagne

Le 1<sup>er</sup> mai est en quelque sorte le premier jour de l'année syndicale. En premier discours et articles chacun apporte sa somme d'observations, de considérations, sur l'état respectif des deux forces en présence et en lutte constante : le travail et le capital. On établit les bilans, portant au compte de l'un et de l'autre le montant de ses gains et de ses pertes. On fait les balances et si, d'une façon générale, on constate toujours, depuis la crise surtout, que l'état du travail est déficitaire au point de vue matériel, on enregistre constamment des progrès dans sa puissance d'organisation.

Cette année il n'en est pas de même. Force nous est bien de reconnaître que la classe ouvrière subit une crise morale pour le moins aussi profonde et aux conséquences aussi redoutables que ne l'est la crise économique pour le système capitaliste.

Depuis le 1<sup>er</sup> mai 1932, des événements considérables se sont déroulés et ressembleront à coup sûr gravés dans l'histoire de la vie ouvrière. Un fait domine tout, marque tout, borne l'horizon de la lutte des classes à une constatation cruelle : la faillite inouïe, provoquée par sa carence, la faillite voulue, frauduleuse, pourrait-on dire, du mouvement ouvrier le plus puissant, le mieux organisé de la vieille Europe capitaliste.

Avouons-le, la soumission de la classe ouvrière allemande nous a tous plongés dans un abîme de stupeur. Personne, certes, ne se faisait beaucoup d'illusions sur la combativité, sur l'énergie d'un syndicalisme administratif. Nul ne se serait aventuré à miser sur une offensive provoquée par l'appareil lourd et fonctionnarisé de la C.G.T. allemande, mais de là à envisager cette déchéance, cette reculade honteuse il y avait de la distance !

Chacun pensait, en raison, des expériences du passé, notamment de la grève générale brisant net le putsch de Kapp, au sursaut ultime et salutaire. Certains même ont pu conjecturer jusqu'au dernier moment sur les nécessités de la tactique défensive.

En quelques jours, quelques heures même, d'action hitlérienne, tous les espoirs ont été détruits, toutes les illusions sont tombées.

Sans l'ombre d'une résistance aucune, le fascisme s'est installé d'une façon sûre et définitive de l'autre côté du Rhin, et aujourd'hui la C.G.T. allemande, bien qu'elle eût déclaré officiellement, non seulement se soumettre mais aussi s'intégrer au régime, est détruite. Les maisons syndicales, les imprimeries, les caisses de solidarité et d'assurances, tout cela est théoriquement étatisé, mais pratiquement entre les mains des bandes hitlériennes.

Il a fallu des mois, sinon des années, à Mussolini, pour s'imposer formellement en Italie, et pourtant il n'existait pas là-bas de puissantes organisations révolutionnaires. Les fascistes italiens ne sont pas moins cruels, mais ils se heurtèrent à une résistance acharnée des dirigeants syndicaux et politiques et, en suivant le déroulement des événements, l'observateur est amené à constater le contraste flagrant des conditions et des positions respectives dans lesquelles se sont développés le fascisme et le national-socialisme : en Italie, le moindre militant de base s'est refusé à la soumission alors que la foule, la grande foule ouvrière s'était inclinée ; en Allemagne, le moindre trésorier-adjoint de la plus petite section syndicale a mis les poings dès le début de l'action des bandes hitlériennes, alors que la grande masse des travailleurs était prête à l'action et attendait des décisions, des ordres.

Ainsi, grâce à l'incroyable pusillanimité des cadres de cette C.G.T. allemande, à l'étrange confiance de la masse des ouvriers à l'égard de ces cadres, à l'abominable lutte intestine que se livraient sociaux-démocrates et communistes à l'intérieur des syndicats, l'hitlérisme a trouvé son lit tout fait, le désarroi provoqué par l'extrême misère due à la crise économique n'exuse pas de telles choses. Au contraire. Inutile de se leurrer et de se mettre en peine d'euphémismes : la classe ouvrière allemande est vaincue et avec elle le prolétariat international subit un choc grave qui risque de diminuer pour de longues années ses moyens d'affranchissement.

L'Allemagne est en quelque sorte l'épine dorsale de l'économie européenne, en raison de la crise inouïe qui sévit en ce pays les révolutionnaires se penchaient anxieusement sur les remous politiques qui s'y sont développés avec une grande intensité. Une révolution ouvrière eût rendu sans doute possible le mouvement international et définitif de libération sociale.

C'est qu'en effet à l'heure actuelle la situation du capitalisme est plus compliquée que jamais. L'édifice craque de partout, toutes les conférences et tentatives d'accord destinées à reculer l'échéance fatale ont échoué les unes après les autres. De guerre lasse les tenants du régime en arrivent à préconiser une faillite générale par une diminution de la valeur des monnaies, ce qui, soyons-en sûrs ne solutionnerait aucunement la question. Le capitalisme a fait son temps, les contradictions de sa vie interne sont telles que les mesures les plus formidables, les plus inimaginables qu'il pourrait prendre — telles que la guerre ou son antidote l'internationalisation — seraient absolument inopérantes.

La connaissance de cet état de faits existant chez l'adversaire de classe n'en rend que plus amères les constatations sur la situation du mouvement ouvrier.

Les événements économiques vont leur train suivant les lois du déterminisme et la classe qui est appelée à

prendre la succession d'un régime arrivé à son terme donne l'impression de n'être pas prête.

Dans sa vie intérieure le capitalisme est condamné, répétons-le, mais dans toutes ses manifestations extérieures il accuse une puissance d'action, une volonté de combat plus puissantes que jamais.

L'avenir est au prolétariat, répétons-le aussi, les prophéties de sursousers relatives au processus capitaliste, se réalisent avec une précision mathématique, mais rien de sa structure interne et de son action extérieure ne permet d'établir une parallèle avec l'activité du capitalisme moribond.

Telles sont les considérations qui s'imposent au début de la nouvelle année syndicale. Pour si teintées d'amertume qu'elles paraissent, elles ne décèlent au fond aucune part de pessimisme. Le mal causé par la désertion du mouvement allemand, et les erreurs accumulées de certains autres — dont nous n'avons pas parlé afin de ne pas noircir le tableau — n'est pas irrémédiable. Le fascisme, dernier atout de la bourgeoisie aux abois, n'est qu'une question de temps, il ne sauvera rien, il n'apportera rien. Il n'est pas résisté, pas même existé devant une classe ouvrière unie et consciente de ses droits et de sa force.

Cette conscience de sa force, tant souhaitée par Pelloutier, le prolétariat ne peut pas ne pas l'acquiescer par l'expérience des événements, mais d'ores et déjà l'unité ouvrière apparaît comme l'acte le plus immédiatement nécessaire et comme la condition préalable à toute affirmation de force et de droits.

Puissent les événements de cette année en précipiter la réalisation. Il en est encore temps si l'on ne veut pas faire l'expérience du fascisme dans le monde entier.

Mais il est temps.

J. DE GROOTE.

### L'EMEUTE DE SAINT-PAUL

On se souvient de l'abominable campagne menée contre Freinet, depuis plus de cinq mois, par le maire et quelques gros bonnets de Saint-Paul : injures dans les journaux locaux d'abord, dans toute la presse réactionnaire ensuite, plaintes aux autorités pédagogiques, pression sur les parents pour qu'ils retirent leur enfant de l'école.

Au mépris du bon sens et de la vraie pédagogie, le conseil départemental approuvait, en fin janvier, la campagne diffamatoire en censurant notre camarade.

On pouvait croire l'affaire terminée. Mais les ennemis ne furent pas satisfaits. Surtout, par quelques troupilles, plus riches qu'eux tous, ils ont déchaîné dans le paisible petit village une véritable émeute.

Les promoteurs du mouvement ? Un militant royaliste notoire, sans enfant, une riche bourgeoisie dont les enfants vont à l'école libre, une tenancière de maison close, s'ajoutent au maire réactionnaire et ébrié et au curé pour dresser contre l'insstituteur des parents dont l'obéissance a été obtenue, par intimidation ou achetée par des concessions avantageuses.

Quelques parents, plus courageux ou de situation indépendante restent fidèles à Freinet et, malgré leurs vingt-huit continuents de fréquentier l'école.

Pendant les vacances de Pâques se multiplient les conciliabules des ennemis de Freinet. Le maire et l'adjoint vont de porte en porte exciter les manifestants ou projettent le sabotage de la rentrée.

Le 24 avril, à 7 h. 30, tous les parents sont là. Ceux qui envoient leurs enfants à l'école les accompagnent de crainte de les voir malmenés, les autres se groupent devant la mairie. Bien que les autorités pédagogiques et préfectorales aient été averties par Freinet et le syndicat, rien pour protéger la rentrée des enfants. Mais les reporters des journaux réactionnaires attendent le drame.

La rentrée s'effectue. On se met au travail. C'est alors que le chaos s'organise à force de cris, de vociférations. « A mort ! » « A Moscou ! » « Dehors ! » « Bandit ! » Et, spectacle plus lamentable, les anciens élèves, stylés par leurs parents, soufflent dans le sifflet qu'on leur a distribué.

C'est l'assaut de l'école, volets arrachés, vitres brisées. Les manifestants pénètrent dans la classe. Freinet emmène les enfants se réfugier dans son appartement. Deux gendarmes arrivent, enfin, indécis. Ils n'interviennent qu'au moment où une mère d'enfant non gréviste, harcelée, houspillée, renversée par les manifestants prend un caillou pour se défendre.

Jusqu'à midi, avec l'approbation du maire et du curé, les grévistes hurlent, frappent de toutes leurs forces sur toutes casseroles et vieilles ferrailles que leurs mères ont pu trouver.

L'inspecteur d'académie, l'inspecteur primaire, le sous-préfet précèdent enfin le calme, mais trop tard. On les insulte, on les menace.

La surexcitation est si grande qu'on peut tout craindre. Il vaut mieux faire une trêve. Freinet est en congé pour trois mois.

Ce n'est pas une capitulation. Notre camarade a trop énergiquement persévéré pendant cinq mois pour se décourager maintenant. Mais il faut laisser aux passions le temps de s'apaiser, faire réfléchir les inconscients et les faibles qui ont suivi par entraînement ou par crainte.

L'indignité du maire ne saurait être flétrie plus qu'on ne l'a fait. Ses odieuses manœuvres ont réussi grâce à l'appui intéressé de personnages « influents », grâce aussi à la venalité de l'administration pédagogique.

Le cas de Saint-Paul a pris une tragique ampleur par la violence et l'unanimité des passions soulevées, la résistance et la renommée de Freinet. Mais il n'est pas le seul. Des conflits de moindre envergure surgissent fréquemment dans les campagnes entre les municipalités et l'instituteur et ne sont pas moins douloureuses. La lutte est souvent âpre et rend la vie impossible au maître, obligé de partir et mal soutenu par ses chefs. Mais s'il s'agit d'une jeune institutrice sans défense, la victoire sur elle est d'autant plus facile.

Pédagogie nouvelle ! Grandeur de la tâche d'éducateur ! Union des maîtres, des familles et des autorités dans la commune œuvre d'éducation ! Elles sont cruellement ironiques ces formules insatiablement ressassées des circonférences ministérielles et des discours émus du tout récent cinquantenaire de l'école laïque.

M. T.

### LE LIBERTAIRE

#### Dans les Syndicats

##### C.G.T.S.R.

(S.U.B.)

Réunions corporatives :  
Mardi 16 mai, à 18 heures, Serruriers, Bureau 32 (4<sup>e</sup> étage).  
Mercredi 17 mai, à 18 heures, Peintres, salle de commission (1<sup>er</sup> étage).  
Assemblée générale du S.U.B. (toutes sections réunies) : jeudi 18 mai 1933, à 18 h., salle Bondy, Bourse du Travail.  
Pour tout ce qui concerne le Syndicat Unique du Bâtiment, s'adresser au siège, Bourse du Travail, rue du Château-d'Eau (2<sup>e</sup> étage), bureau 32, tous les soirs de 17 h. à 19 heures.

##### A PARTIR DU 12 MAI

Le Combat Syndicaliste, organe de la C.G.T.S.R. devient hebdomadaire et paraîtra chaque vendredi, à Paris le réclamer dans les kiosques, ainsi qu'à la Librairie Sociale (le numéro 0 fr. 50).

Le Combat Syndicaliste se met à la disposition des organisations sympathisantes pour passer leurs communiqués ou convocations. Pour tout ce qui concerne la rédaction, écrire au Combat Syndicaliste, Bourse du Travail, St-Etienne (Loire).

Pour l'Administration :  
à F. Poinard, 9, rue du Docteur-Cordier, Saint-Etienne (Loire), chèque postal 302-88 Lyon.

Dix des abonnements au Combat Syndicaliste :  
France : 1 an, 22 fr. — 6 mois, 11 fr. — 3 mois, 5 fr. 50.  
Etranger : 1 an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr. — 3 mois, 7 fr. 50.

### Chronique de Banlieue

#### BEZONS

##### Mise au point

Le samedi 30 avril comme nous l'avions indiqué dans notre dernière chronique, la Ligue des Combattants pour la Paix, section de Houilles et Carrières-sur-Seine, avait organisé un grand meeting contre la guerre avec le concours de Jospin.

Sous la présidence d'un camarade du groupe libérateur, la réunion a été très intéressante, après l'exposé solide et documenté de Jospin sur la résistance à la guerre et l'intervention anarchiste très vigoureuse de Lemellou, laissant une excellente impression en faveur de l'action contre la guerre par tous les moyens. Les bolchevistes qui subordonnent leur pacifisme aux guerres, des guerres, et qui en certains cas justifient la guerre elle-même, ont tenté une diversion par des questions inopérantes et troublantes sur la façon qu'ils ont de concevoir l'insurrection et les guerres défensives de liberté (111).

Le leader des communistes locaux, Teulade, déclara même que devant les procédés impérialistes des Japonais, si les Russes font la guerre ils auront raison et il les approuve. Piètre conception du pacifisme intégral. Cela ressemble au battage des partisans de la « Contre » que devant les dangers de guerre, les péralistes des Japonais, si les Russes font la guerre ils auront raison et il les approuve.

Piètre conception du pacifisme intégral. Cela ressemble au battage des partisans de la « Contre » que devant les dangers de guerre, les péralistes des Japonais, si les Russes font la guerre ils auront raison et il les approuve. Piètre conception du pacifisme intégral. Cela ressemble au battage des partisans de la « Contre » que devant les dangers de guerre, les péralistes des Japonais, si les Russes font la guerre ils auront raison et il les approuve.

Et malgré tout, cette réunion à la veille du 1<sup>er</sup> mai, marque que l'influence anarchiste et syndicaliste fédéraliste s'imprime de plus en plus dans la région.

##### LE MEETING DU 1<sup>er</sup> MAI

Sur appel de la C.G.T.S.R. et du Syndicat unique du Bâtiment de la région, les travailleurs étaient convoqués, salle du Café de la Mairie, Carrières-sur-Seine, actuellement le centre d'attraction du véritable mouvement syndicaliste et anarchiste du département de Seine-et-Oise.

Constatons avec plaisir un groupe d'auditeurs plus important que les années précédentes, il va sans dire que les compagnons anarchistes assez nombreux étaient présents. Le Comité de la Fédération du Bâtiment (la C.G.T.S.R.) exposait clairement le programme de leurs organisations, cela change avec la démagogie des politiciens de la C.G.T.U., ou de certains démocrates de la Société des Nations ; Couture fut particulièrement intéressant dans son exposé sur l'« amnistie intégrale » pour les déserteurs, certains ont dû en prendre de la graine. Un délégué des chômeurs, bien intentionné, et s'exprimant très bien, exposa le programme appliqué par cœur à l'école de Bobigny.

Ce fut ensuite un vœux de la vieille qui parla au nom du groupe Libéraire. Il situa la « véritable caractéristique du 1<sup>er</sup> mai », ainsi que la position des anarchistes et regard du mouvement syndicaliste, ses critiques internes et ses faiblesses, contre le parlementarisme, contre l'étatisme, contre la défense nationale ; ses affirmations sur le fédéralisme face au centralisme, sa conclusion d'espoir de réalisations anarchistes par la coopération des efforts anarchistes et autres syndicalistes, impressionnés, nous semble-t-il, l'auditoire composé d'éléments de différents milieux syndicaux.

Un délégué du Comité d'Amsterdam contre la guerre, ayant demandé à placer des cartes, Lemellou intervint spontanément pour une mise au point sur l'attitude moutonnière des foules, il cita le cas de la réunion de Sartrouville où le « pédale de l'auditoire l'écœura par sa veulerie et son domestisme », cela ayant vexé un mousquetaire, un incident violent se produisit, très vite apaisé grâce au sang-froid des camarades. Lemellou a exprimé nettement le point de vue des anarchistes, si il faut sur cet incident, nous éclairerons les compagnons et affirmerons en plus que jamais écartons-nous des partis politiques, et il y a des ententes à faire, faisons-les avec le syndicalisme révolutionnaire ; nous estimons que c'est suffisant dans l'intérêt du mouvement anarchiste.

JEAN LE LEVAGEUR.

Groupe de Bezons.

#### SAINT-DENIS

##### Avant-goût de la dictature bolcheviste

Jacques Doriot, député-maire de notre bonne ville de Saint-Denis, a fait apposer une affiche de propagande des mœurs de notre cité. Elle surprend désagréablement ceux qu'elle concerne et ceux qui la lisent.

Il existe à Saint-Denis une place où sont cantonnés des nomades en petit nombre, et beaucoup de pauvres artisans forains, qui n'ont pas comme les grands marchands forains, des revenus pour hiverner — le gagne-petit ne peut se payer ce luxe — et des ouvriers que leurs modestes moyens ne permettent pas de payer une chambre d'hôtel. Remarquons en passant que la grande majorité de ces mallogés ont une nombreuse progéniture (les imbéciles).

Voilà les gens que Doriot veut chasser de la ville dont il est l'administrateur.

Sur qui se base-t-il, sur de nombreux articles de lois ? On aurait jamais pensé que l'exploiteur sur métaux, fut un si bon juriste. Il aurait été sans doute préférable qu'il envisage la question d'un point de vue humain et non légal. Il prétend « que de multiples et

# LA VIE DE L'U. A. C.

Commission Administrative. — Réunion le lundi 15 mai, au « Libéraire », à 21 heures. Ordre du jour : Examen des réponses des groupes à la circulaire de la C.A. ; Ouverture de la Tribune d'avant-congrès ; Correspondances.

La présence de tous les copains est indispensable. La C.A. fait appel aux groupes, pour qu'ils fassent le maximum d'efforts pour la caisse de solidarité du Congrès.

##### Le Secrétaire.

Caisse d'avant congrès. — Appel est fait à tous les groupes et individualités pour la caisse d'avant congrès, pour assurer les frais de voyages de tous les délégués.

Adressez les fonds à Raoul Colin, 31, rue des Murlins, Orléans, chèque postal Orléans 22-04.

### PARIS - BANLIEUE

Fédération Parisienne. — Séance du C.I. du 29 avril. — Deux groupes sont absents. Les délégués sont d'accord pour attirer l'attention des camarades de la k.P. sur l'organisation des groupes de défense, et leur demande de donner leur adhésion. Diverses mesures sont prises pour permettre à ces groupes d'être à la hauteur de leur tâche.

Le C.I. décide ensuite à l'unanimité la participation de la Fédération parisienne à la manifestation traditionnelle au Mur des Fédérés. Toutes indications utiles sur le lieu du groupement paraîtront en temps utile dans le « Libéraire ».

L'ordre du jour du Congrès de la Fédération qui doit se tenir les 4 et 5 juin est examiné et définitivement approuvé. Des camarades comme rapporteurs sont désignés.

Deux conférences d'information seront organisées avant le Congrès. La première aura pour but l'examen de la question du fascisme et de la situation syndicale ; à la seconde sera examinée les répercussions de la crise économique.

Le prochain C.I. aura lieu le samedi 20 mai.

Jeunesse Anarchiste. — Nous organisons pour le dimanche 14, une ballade champêtre au lac de Saint-Cucufa. Nous invitons les camarades à venir passer avec nous une journée en plein-air.

Réunion. Le mardi 16, au « Libéraire ». Présence indispensable de tous.

Groupe anarchiste du 5<sup>e</sup>. — Appel aux vieux copains et sympathisants.

La situation est critique, nos camarades d'Espagne sont en lutte contre leur capitalisme et en France nous avons l'air de l'ignorer. Il est temps de réagir si nous voulons avoir un mouvement sain. Venez nombreux à nos réunions qui ont lieu tous les mardis à 21 heures, salle Ozanne, 2, rue Descartes.

Groupe du 10<sup>e</sup> arrondissement. — Camarades, la prochaine réunion aura lieu le lundi 15 mai à 8 h. 30, au lieu habituel.

Groupe anarchiste du 13<sup>e</sup>. — Réunion tous les mercredis, 133, avenue d'Italie. Devant la carence des partis politiques appel est fait à tous les copains et sympathisants. Le meilleur accueil leur est réservé. Une cassette sera faite sur la situation internationale et particulièrement sur celle d'Espagne.

Groupe du 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup>. — Réunion jeudi 13 mai à 20 h. 30, au siège du « Libéraire », 23, rue du Moulin-Joly. Présence de tous indispensable.

Groupe d'Aubervilliers. — Quelques camarades viennent de reconstituer le groupe d'Aubervilliers et font appel à tous les camarades anarchistes communistes habitant la région. Le groupe se réunit provisoirement chez le camarade Charles Carpentier, 46, rue Heurtaut.

Groupe des Lilas. — Compagnons anarchistes des Lilas et des environs, je fais appel à vous pour former un groupe anarchiste dans la localité, considérant qu'il y a un travail énorme à faire au point de vue anti-religieux et anti-autoritaire dont nous (bons) bolchevistes sont les fameux serviteurs.

Enfin, compagnons, pour pouvoir faire du bon travail révolutionnaire, réveiller les masses endormies et trompées par les partis politiques.

Compagnons, tous au travail. Mettez-vous en contact pour la formation du groupe avec le camarade Emile Brière, 45, sente des Epinettes, Les Lilas (Seine).

graves inconvénients résultent au point de vue hygiène et de la tranquillité publique ».

Pour l'hygiène, d'accord, monsieur le maire, mais qu'attendez-vous pour faire installer des latrines d'une façon définitive, puisqu'il y en a pendant les fêtes foraines. Est-ce que vous ne connaissez pas les impasses Saint-Jean, Choiseul, la rue du Grand-Piché ? ou est l'hygiène et la tranquillité ?

Vous donnez gracieusement un délai de trente jours, peut-être pour un recours en grâce tout comme au condamné à mort.

Avez-vous pensé que beaucoup de ceux que vous expulsez ne pourront déménager, vu que leurs puantes ne peuvent plus rouler, ou que pour d'autres causes qui ne manquent pas. Ce sera pour eux la perte de tout leur avoir, et vous n'ignorez pas le mal et les privations qu'ils ont dû subir pour acquiescer ce maigre bien.

Comme vous êtes généreux, vous leur accordez la possibilité de rouver un terrain privé. Croyez-moi, vous qui n'êtes pas bête, il faut le reconnaître, ils l'auront pas eu besoin de votre autorisation, si cela leur était possible, mais vous ne devez pas ignorer que, pour ce la, il leur faut justifier l'autorisation du ou des propriétaires de l'emplacement, ce qui n'est pas facile à obtenir. A cela s'ajoute la menace d'expulsion.

« Faute de satisfaire à l'une ou à l'autre de ces conditions, ils seront, à l'expiration de ce délai, refoulés hors du territoire — combien de révolutionnaires connaissent bien cette formule — de la ville de Saint-Denis.

Vous chargez : le capitaine de gendarmerie, les commissaires de police, le garde-champêtre (l'illustre inconnu, voir au musée) et tous les agents de la force publique, de faire appliquer votre arrêté municipal. Vos braves électeurs 100 % dans la ligne n'en sont pas encore revenus. Il est probable, qu'en petit malicieux, vous leur préparez sans doute d'autres surprises.

Une question, m'osiez le maire, n'avez-vous jamais défendu les zoniers de Saint-Ouen, Montreuil ou autre lieu ? Non, peut-être, mais d'autres de votre parti l'ont fait. Quelle différence faites-vous entre les zoniers et les nomades de Saint-Denis. J'en vois une, et importante pour vous sans doute.

Les zoniers sont sédentaires et votent. Ceux de Saint-Denis se foutent pas mal de vos boniments, tout comme vous ils en sont marchands. Ils ne votent pas, et pour cette raison, ils ont droit à vos foudres. Continuez « camarade » Doriot, vos agissements sont pleins d'enseignements.

G. A. HOWLAND.

Groupe Libéraire de Saint-Denis. — Réunion du groupe tous les vendredis à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, 4, rue Suger, accueil fraternel à tous.

Les lecteurs du « Libéraire » et sympathisants de la région sont informés que le groupe a ouvert une vente de livres, journaux et brochures d'avant-garde, tous les dimanches matin, derrière le marché couvert. Ils y trouveront un large choix d'ouvrages traitant de la question sociale.

Versailles. — Les camarades désirant se grouper sont priés de se faire connaître à Séchaud, Restaurant du Nord, 10, rue Satory, Versailles, le mardi de 6 h. 1/2 à 7 h. 1/2.

### PROVINCE

Croix. — Les camarades désireux de lutter efficacement et d'une façon permanente contre la guerre et les maux qui l'engendrent, sont invités à adhérer au groupe des Amis de Germinal Nord et à passer au siège, 1, rue d'Arcole, Croix (Nord), pour une communication verbale.

Clermont-Ferrand. — Réunion du groupe tous les samedis à 20 h. 30, Café Monier, rue Saint-Adjour. Invitation cordiale est faite à tous les lecteurs du « Libéraire ».

Groupe de Lille. — Les camarades désireux d'assister aux réunions du groupe sont priés de s'adresser le soir au camarade De Mulder, 103, rue de Wazemmes, ou le dimanche matin à la librairie volante qui se tient sur le marché.

Narbonne. — Réunion du Groupe tous les jeudis, à 18 heures, Café du Marché, place des Pyrénées, Salle du 1<sup>er</sup> étage. Invitation cordiale est faite à tous les lecteurs du Libéraire.

Groupe Anarchiste de Nancy. — Appel est fait à tous les anarchistes et sympathisants, ayant conscience du danger de dictature qui nous menace, pour se grouper, se serrer les rangs par dessus toutes les divergences de tendances. Pour le groupe, se mettre en relation avec le camarade Meneghin, 36, rue Sainte-Anne (Nancy).

Périgueux. — Les adhérents du groupe des Amis de la Liberté sont invités à assister d'une façon régulière aux réunions qui se tiennent le deuxième samedi de chaque mois, 9, rue Louis-Blanc. Adressez toute la correspondance à cette adresse.

Groupe de Reims. — Après plusieurs mois d'inactivité, sur la convocation d'un camarade, les copains du groupe « Terre et Liberté », dispersés, agissant et propagant leurs idées, isolément, chacun selon son tempérament et ses aptitudes, se sont réunis, le samedi 29 avril, d'un commun accord, ils ont réorganisé le groupe pour lui redonner une nouvelle activité, en coordonnant, à l'avenir, les efforts épars de chacun de nous.

Face à la démagogie politicienne de droite et de gauche, le groupe envisage d'apporter partout, dans les masses ouvrières, l'idéal libéraire.

Pour les besoins de sa propagande, le groupe se réunira les premiers samedis de chaque mois.

Les camarades trouveront à Reims, tous les journaux anarchistes à la librairie Chiral, rue Henri-IV.

ROMANS. — Tous les camarades anarchistes et sympathisants de Romans et environs sont priés de se mettre en relation pour l'organisation d'un groupe : écrire à Dumas Alexandre, quartier de la Pallière, à Romans.

Strasbourg. — Le « Libéraire » se trouve dans tous les kiosques ; le prendre toujours au même pour éviter les bouillons.

Librairie. — Une librairie volante se tient tous les dimanches matin, boulevard de Strasbourg, angle rue Saint-Bernard.

Groupe Anarchiste-Communiste de Toulouse. — Les réunions du groupe auront désormais lieu tous les samedis à 20 h. 30 chez le camarade Tricheux, rue de l'Hirondelle, 6. — Armand Bernard.

TOULOUSE. — Les groupes ou individualités se trouvant dans la région partant de Bordeaux à Marseille, sont priés de se mettre en relation avec le groupe de Toulouse, pour une communication importante et urgente.

Adressez la correspondance au camarade : Victor Nan, 13, rue Dupont, 13, Toulouse. Pour le groupe : V. Nan.

### COMMUNICATIONS DIVERSES

Groupe des Amis du « Libéraire » de Paris. — Réunion mercredi 17 mai, à 20 h. 30, au « Libéraire », 23, rue du Moulin-Joly. Présence de tous indispensable.

Groupe de la Synthèse. — Jeudi 18 mai, 170, rue du faubourg St-Antoine, conférence sur « les bagnes militaires » par Ricors. Invitation cordiale à tous nos amis.

Libre-Pensée, Action Sociale de Paris. — Réunion publique mensuelle samedi 13 mai, à 20 h. 30, au Foyer Végétarien, 40, rue Mathis (métro Grimaud). Conférence par Nicolas Choisy sur : « Religions et Civilisations ». Deux cent mille années de la vie des hommes. — Projections lumineuses.

Groupe Espérantiste ouvrier. — Dimanche 14, Camp à Noisiel. Train gare de l'Est pour Vaire.

Lundi 15 : K-do Laillet prié à Kolektivismo kaj insektio », à 20 h. 30 ; 20 r. du Bouloi, métro « les Halles ».

Périgueux. — Pour la paix. — Quelques lecteurs du journal pacifiste « La Patrie Humaine » viennent de former une section de combattants de la paix ayant à sa tête des hommes tels que Georges Pioch, Victor Méric et une pléiade de professeurs et savants.

Un appel pressant est fait aux femmes, hommes et jeunes gens pour s'organiser au sein de cette section, à tous ceux qui veulent lutter par tous les moyens contre la guerre qui vient à grands pas, si nous n'y prenons garde.

Organisez-vous contre la guerre, pour la paix. Pour adhésions, s'adresser ou écrire aux « Combattants de la Paix », 18, rue Louis-Blanc, ou 5, rue de la Salle, Périgueux.

##### PETITE CORRESPONDANCE

Nicollet, de La Rochelle. — Donne ton adresse. — R. Frémont.

Audo. — Pas étonnant, mon cher. Conspiration du silence ! Notre « Delenda Carthago » est qu'il faut détruire le Port St-Nicolas. Fraternellement à toi et aux copains marseillais. — Hoche Meurant.

Le Gérant : Lucien CHATELAIN.

Imprimerie S.F.I.E. 29, rue du Moulin-Joly, Paris-XI<sup>e</sup>